

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel COQUOZ

Julien Green, Dixie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1995, tome 90a, p. 58-60

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Invincible jeunesse

Julien Green, Dixie. Fayard, 1994

Recension par Michel Coquoz

Avec la publication de *Dixie*, Julien Green boucle le cycle de sa trilogie américaine commencée avec *Les Pays Lointains* et *Les Étoiles du Sud*. Ce troisième volume, paru en 1994, rayonne de la jeunesse intacte d'un auteur qui a pourtant traversé tout notre siècle. La fraîcheur juvénile éclate aussi chez la «violente et fragile» Elizabeth, impatiente de son double veuvage et sans cesse assaillie par les exigences de sa sensualité, par cette fringale charnelle «indescriptible» qui torture tant de personnages de J. Green.

«A présent elle était là, indécise. Elle s'assit dans le grand fauteuil près de la fenêtre et se leva presque aussitôt. Une grande glace au cadre richement orné lui offrit l'image d'une très belle femme à la bouche légèrement ouverte. Elle ferma la bouche et admira la femme aux lourds cheveux, mais à quoi bon ces épaisseurs voluptueuses où des mains avides s'étaient plongées comme dans un ruissellement de pépites. Elle rêva. Son corps tout entier connut de nouveau les langueurs de la virginité, puis celles plus impérieuses d'un mariage inassouvi.»

Le Sud et la Guerre de Sécession tissent pour *Dixie* un contrepoint voluptueux ou cruel, mais toujours baigné de cette mélancolie primitive qui, dit le *Journal*, «semble venir des commencements du monde».

Le roman se déroule en 1862, alors que les Confédérés sont les vainqueurs probables du conflit. Pour Elizabeth, l'arrêt des combats importerait davantage encore que leur issue: à la fin des hostilités, les soldats rentreront et les hommes retrouveront leur vocation naturelle de maris ou d'amants.

«- Maudite guerre, disait Elizabeth. En prenant les hommes, elle nous broie le coeur et le corps.
 - Voilà de grands mots, peut-être. Dans des temps comme ceux-ci, il est quelquefois possible de s'arranger.
 - Qu'entendez-vous par là ?
 - De bienheureux hasards - missions ou permissions, que sais-je? - sont capables de faire surgir sur notre chemin l'inespéré en uniforme; et alors oui, n'est-ce pas...
 - Pas moi! s'écria Elizabeth.
 - Acclamons notre soeur de la fière Angleterre!
 - Vous vous moquez de moi, Lucile.
 - Loin de là. Je suis sensible comme vous, et la nature se défend comme elle peut.
 - La nature? Je suis malheureuse de partout.
 - Il y a des recettes. On pense à l'âme.
 Un cri sortit de la bouche d'Elizabeth:
 - J'ai une âme qui ne sait que faire de son corps!
 Mrs Harrison Edwards ne put retenir un petit rire amusé.»

Le petit rire amusé de Mrs Harrison traduit sans doute sa connivence avec Elizabeth sur ces questions sensibles! Comme elle, le lecteur croit se retrouver en terrain connu dans le champ clos où s'affrontent les «deux réalités». Le cri arraché à la jeune veuve rappelle d'autres plaintes



entendues dans d'autres romans et dans le *Journal*. «Nous sommes rattachés à la terre par le milieu du corps», notait J. Green en commentaire du «We are crucified in sex», de D.-H. Lawrence. «Adhaesit in terra venter noster», se lamentait déjà le psalmiste: la blessure est originelle, il faut s'y résigner...

Pourtant, quelque chose a changé depuis les revanches meurtrières de *Moïra* ou du *Malfaiteur*, depuis les repréailles et les expéditions punitives de l'âme contre le corps.

Dans l'épisode étincelant de la chevauchée d'Elizabeth et de l'adolescent Rolf, où la scène de la

tentation se déroule comme un assaut d'escrime, avec ses bondissements, ses reculades, ses esquives, on devine que le vertige qui s'empare de la jeune femme tient autant de la griserie des sommets que de l'horreur du gouffre. La fougue de ses désirs la conduit plus sûrement vers l'exaltation que vers l'humiliation.

«Enfin, le courage du garçon éclata dans un cri de révolte contre l'amour trahi seconde après seconde et il ouvrit la bouche :

- Qu'allez-vous dire encore? Qu'est-ce que je vous ai fait?

Elle tressaillit.

- Rien, mais rien... Seulement il ne faut pas rester là.

- Si, fit Rolf en étendant la main, je veux vous regarder, même si ça me rend malheureux.

Quelle femme avait jamais reçu un hommage plus émouvant? De bonheur, elle ferma les yeux en saisissant comme une proie la main qui lui était tendue.

- Je ne veux pas que vous soyez malheureux, dit-elle avec douceur.

-Alors, regardez-moi, regardez-moi, Elizabeth.

Sans broncher, elle rouvrit les yeux et plongea dans les yeux du garçon un regard de tendresse qui la surprit elle-même.»

Au moment où le livre se termine, à l'issue d'une âpre bataille, il flotte dans l'air une illusion de victoire. De son côté, Elizabeth après de violentes turbulences, a épousé Joël, le simple soldat. Ce double répit - mieux qu'un irrémédiable dénouement - laisse le champ libre à l'imagination qui, écrit ailleurs J. Green, «n'est que la mémoire de ce qui ne s'est pas encore produit».

Les dernières pages de *Dixie* appartiennent aux enfants, ces princes du rêve. Avec Miss Llewelyn, la vieille intendante galloise aux manières abruptes mais à l'innocence préservée, ils portent dans leurs regards étonnés et pénétrants l'espérance insensée d'une réconciliation de tous les combattants.

«Les soldats qui meurent sur le champ de bataille vont au Paradis.

-Tous? demande Emmanuel.

-Tous.

... Amis, ennemis, tous des victimes...»

L'ultime image d'Elizabeth, conduite à sa chambre par Joël, annoncerait-elle aussi l'apaisement?